

Art africain : la montée en puissance du marché français, entre engouement et risque d'engorgement

De nombreuses galeries et maisons de ventes parisiennes se mettent au diapason de la foire 154, qui se tient jusqu'à dimanche dans la capitale.

• Lecture 5 min.

Par Roxana Azimi



« La Leçon de danse d'après Degas », de Roméo Mivekannin, 2022.

Acrylique et bain d'élixir sur toile libre, 305 x 190 cm. GREGORY COPITET

De mystérieuses bouteilles, recelant mille secrets dessinés à l'encre, accueillent depuis la rue les visiteurs de la foire 1-54. « *Une sépulture archéologique* », assure avec sérieux l'artiste tunisienne Aïcha Snoussi, qui les dit rescapées d'une civilisation queer qui aurait existé au large de l'île de Zembra, dans la baie de Tunis. Ce mémorial pour les noyées de l'amour donne le coup d'envoi de la foire consacrée à l'Afrique, du jeudi 7 au dimanche 10 avril. Symbole de l'intérêt grandissant du public (et du marché) pour les artistes non occidentaux, ce salon lancé en 2013 à Londres se tient pour la deuxième fois chez Christie's, au cœur du Triangle d'or parisien.

Outre Aïcha Snoussi, présentée par la galerie La Lande, qui exposera à partir du 15 avril au Palais de Tokyo, à Paris, on retrouve ici le Malien Ange Dakouo, dont les tentures tissées d'amulettes en carton présentées par LouiSimone Guirandou s'invitent en juin dans la prestigieuse Documenta de Cassel, en Allemagne. Ou, chez Cécile Fakhoury, le Béninois Roméo Mivekannin, qui s'intéresse à la place du corps noir dans l'histoire de l'art. Une de ses œuvres, inspirée du *Guernica* de Picasso, est actuellement à l'ache du Musée des civilisations noires de Dakar. Sans oublier, chez Sabrina Amrani, les superpositions de calligraphies sur verre de la Tunisienne Nicène Kossentini, qui se pose la question de la langue dans un monde saturé d'images.

Lire aussi : [L'école du Hangar, à la source de l'art populaire congolais](#)

Cette année, d'ailleurs, c'est tout Paris qui se met au diapason d'1-54. De l'autre côté du rond-point des Champs-Élysées, la maison de ventes Artcurial expose jusqu'au 14 avril deux artistes, Pili Pili Mulongoy et Joseph Ntensibe. L'un, décédé en 2007, est l'une des gures de l'école du Hangar, une académie d'art populaire indigène établie en 1946 à Lubumbashi par le militaire français Pierre Romain-Desfossés. L'autre, né en 1953 en Ouganda, peint de luxuriants paysages aux couleurs tendres. Les techniques sont différentes, mais le message est identique : la nature est dénaturée par l'homme, qui en exploite les ressources et défigure les paysages les plus idylliques.

Toujours rive droite, mais cette fois dans le Marais, la galerie Continua inaugure son espace entièrement réaménagé de la rue du Temple avec une exposition du Camerounais Pascal Marthine Tayou.

Attention à l'amateurisme

Cette frénésie ferait presque oublier le scepticisme qui avait accueilli le lancement en 2016 de la foire d'art africain AKAÀ au Carreau du Temple. « *Au début, reconnaît sa fondatrice, Victoria Mann, c'était un dé d'imposer une foire d'art africain, de surcroît à Paris.* » Mais les collectionneurs ont suivi, et le marché aussi. La preuve en chiffres, dont Florian Azzopardi, fondateur d'AKAÀ, n'est pas avare. En un an, sa toute jeune galerie installée à un jet du centre Pompidou a vendu pas moins de 400 pièces, pour un prix moyen de 4 000 euros, à 258 amateurs.

Les maisons de ventes aux enchères aussi se sont engouffrées dans la brèche. Après Piasa, Artcurial et Cornette de Saint Cyr, c'est au tour de la britannique Bonhams de se lancer à Paris. La maison, pionnière à Londres des ventes d'art africain, dispersera le 19 mai une vingtaine de pièces provenant de la collection du PDG du cabinet de conseil Tilder, Matthias Leridon, et de sa femme Gervanne, qui en vingt ans ont constitué un ensemble conséquent de plus de 2 000 œuvres d'artistes africains.

Lire aussi | [A Paris, l'art contemporain africain se fait une place dans le « triangle d'or »](#)

L'emballement est tel que le Conseil des ventes volontaires a répertorié pas moins d'une dizaine d'opérateurs sur ce créneau. Attention toutefois à l'amateurisme ! Ainsi du flop de la vente aux enchères d'art africain organisée en avril 2021 par la maison De Baecque : à peine quatorze lots vendus sur une centaine, à des prix dérisoires.

Gare aussi au risque d'engorgement, alertent les spécialistes. « *On a à la fois le sentiment d'un pari réussi et la crainte qu'il n'y ait pas de place pour tout cela* », s'inquiète Victoria Mann. Car le marché français a beau monter en puissance, il reste plus étroit qu'au Royaume-Uni. Les trois ventes d'art africain organisées en 2021 par Artcurial à Paris ont totalisé 2,2 millions d'euros. Soit à peu près autant qu'une seule session chez Bonhams à Londres, le 9 mars.

« Ça n'a rien d'une bulle »

Pour se singulariser, les maisons de ventes cherchent un ancrage historique. « *Les collectionneurs commencent à remonter le temps* », observe Christophe Person, chargé du département « art africain » d'Artcurial.

Chez Piasa, Charlotte Lidon et Olivia Anani veulent « *remettre en question les canons du marché* ». Autrement dit, élargir le spectre à des artistes plus rares et les replacer dans une histoire de l'art plus globale. Le tandem a ainsi adjugé pour 130 000 euros une sculpture de l'Égyptien Mahmoud Mokhtar, décédé en 1934. La vente de la collection de la galeriste Maine Durieu a aussi permis de redécouvrir des créateurs méconnus de l'école de Dakar ou du groupe Vohou-Vohou, en Côte d'Ivoire.

« *Etre Africain aujourd'hui, c'est avoir plusieurs passeports, insiste Charlotte Lidon. Certains ont étudié en Chine, d'autres ont des descendants au Brésil.* » Piasa propose ainsi, le 11 mai, des œuvres de l'artiste brésilien Wilson Tiberio, formé partiellement à Paris dans les années 1950 et décédé en 2005, qui aimait donner la parole aux anonymes et oubliés.

Lire aussi

[Art contemporain africain : l'appel de Cristiano Mangovo à la préservation de la nature](#)

Signe des temps, plusieurs artistes africains sont parvenus à s'extraire des ventes spécialisées. Ainsi de l'Ivoirien Aboudia, 39 ans. En 2017, ses prix plafonnaient à 15 000 euros chez Piasa. Début mars, Christie's a adjugé l'une de ses toiles pour 453 000 euros dans une vente généraliste d'art contemporain. Pour Christophe Person, Aboudia a tous les atouts pour percer : « *Il vit à Brooklyn, sa peinture est expressionniste, radicalement différente de ce qu'on voit chez d'autres artistes d'Afrique.* »

Julie Mathon, chargée de l'art africain chez Bonhams, en est certaine : « *Cette surchauffe n'a rien d'une bulle.* » Prudentes, les galeries se gardent bien de s'aligner sur ces nouveaux paliers. Sur 1-54, la londonienne Jack Bell propose quatre tableaux d'Aboudia entre 130 000 et 180 000 euros. Gageons que dès l'ouverture, ils auront trouvé preneur...

Roxana Azimi